



Édito

L'alourdissement des frontières nationales, des expulsions, et de l'accès à des papiers qui conditionnent bien trop nos conditions de vie, continue de s'approfondir. Au Royaume-Uni, c'est un projet de loi visant à expulser massivement vers le Rwanda qui est au goût du jour ; en France, après la loi immigration, c'est le projet de loi visant à mettre un terme au droit du sol à Mayotte qui est maintenant lancé. Sur l'île, ce sont des collectifs de « citoyens » revendiqués qui ont fait des blocages et barrages pour dénoncer la « crise migratoire » et demander ainsi plus de renforcement de la frontière, alors que le droit du sol y est de base déjà durci. N'attendons pas que le Conseil Constitutionnel se prononce à ce propos. Ni droit du sol, ni droit du sang ! Comme avec la loi immigration à propos de laquelle nous avons écrit dans le numéro précédent, c'est contre l'État français, contre ses citoyens fiers de l'être, contre les institutions de tri et les entreprises et associations collabos qu'il faut se battre sans relâche. Il n'y a pas de calendrier du droit et de la loi pour combattre l'horreur des frontières.

En parallèle de la mise en action de sa politique xénophobe, l'État a aussi annoncé récemment les mots d'ordres de son nouveau gouvernement : contrôle, travail et autorité. Du contrôle sur les précaires et les chômeurs en instaurant le travail obligatoire en contrepartie du RSA et la fin de l'allocation spécifique de solidarité (pour les chômeurs en fin de droits), histoire de foutre tout ce petit monde au boulot bien rapidement. De l'autorité sur les jeunes avec la généralisation du SNU, la création d'une peine de « travail d'intérêt

éducatif » pour les mineurs et d'une peine complémentaire de TIG pour les parents d'enfants délinquants et l'uniforme à l'école et le doublement de l'enseignement de l'instruction civique et morale, pour faire de toutes les jeunes générations de dociles citoyens de la République. La réforme de l'aide médicale d'État a même été promise, garantissant par là une accélération de la discrimination des étrangers dans les années à venir.

Avec ce numéro 7 de Mauvais Sang, nous espérons bien agiter de la révolte contre les fantasmes de droit du sang, de Papas et de Mamans citoyens réarmés, contre le travail et l'autorité et contre les identités bien traditionnelles qui sont notamment remises au goût du jour par des influenceurs à la mode tels que des Tradwife et des racistes réactionnaires estampillés « décoloniaux » plébiscités par une partie de la gauche.

Ne nous laissons pas faire non plus face à la répression récente de nos révoltes : la Défense Collective de Rennes est menacée de dissolution ; douze personnes arrêtées à proximité du CRA de Vincennes le 31 décembre ont un procès en cours au tribunal de Paris pour « groupement en vue de commettre des violences ou des dégradations », « transport d'explosifs », « refus de signalétique », « identité imaginaire » et « refus de donner les codes de déverrouillage du téléphone » ; un jeune homme de 19 ans a été condamné à cinq ans de prison (dont trois avec sursis) le 7 février à Asnières-sur-Seine pour l'incendie de ce même tribunal lors des émeutes le 29 juin dernier. À chaque fois, c'est toute la révolte et la subversion qui grouillent dans ce pays qui sont visées.

Édito

Enfumages et fumiers



Danse avec les fafs

PDH, Bouteldja et « l'identité blanche »

Ma vie dans un micro-onde

Danse avec les fafs

PDH, Bouteldja et « l'identité blanche »

Autopsie d'un raisonnement identitaire mortifère

Le 10 décembre 2023, Paroles d'Honneur, chaîne Twitch animée par Wissam Xelka publie une émission intitulée « De quelle couleur sont les beaufs ? ». La chaîne PDH est en quelque sorte la vitrine médiatique de la pensée politique du PIR (Parti des Indigènes de la République), mouvement décolonial raciste créé entre autres par Houria Bouteldja, une de ses principales théoriciennes, qui a fait de la question identitaire la base de sa théorie et de sa stratégie politique. Ce courant politique, sorte de léninisme agrémenté de social-démocratie capitalisant sur les différences entre les gens que ses militants fantasment, est plébiscité par une partie de la gauche (LFI principalement) mais aussi des aires dites « subversives », qui se sont montrées particulièrement accueillantes suite aux événements du 7 octobre en Israël¹.

Cette émission organise une rencontre entre les « barbares », représentés par Wissam Xelka, et les « beaufs » ou « petits blancs », représentés par deux gilets jaunes ex-soralien revendus chez les bouteldjistes, Aymeric Patricot, essayiste-prof de prépa et auteur de deux ouvrages aux noms dignes de fan-fictions de FdeSouche², un cheminot de la CGT et Raz, twitcher gauchiste mal dégourdi. Les questions posées par l'émission sont les suivantes : « Qui sont les blancs ? Un dialogue est-il possible entre « blancs » et « non-blancs » ? »

Après quelques considérations en début d'émission sur ce que sont les « petits blancs », tous s'accordent à parler de ces prolétaires blancs faisant partie d'une France périphérique, laissés pour compte, à qui le libéralisme aurait tout pris, à part la « blanchité ».

S'en suivent 2 heures de discussions essentialistes et paternalistes décomplexées, entre

passages sur les apports bienheureux de Soral malgré son antisémitisme, sur la nécessaire prise en compte de la question identitaire à gauche, et sorties sur le paradis perdu d'avant le libéralisme et la mondialisation qu'étaient les contrées européennes et françaises traditionnelles et religieuses. Wissam Xelka, s'appuyant sur l'influenceur anti-métissage et antisémite Bassem, déplore que les « Blancs » ne soient pas assez fiers d'être français, en comparaison des algériens qui sont fiers d'être algériens. Donc au lieu de critiquer un nationalisme (algérien) en s'appuyant sur un autre (français) tout empreint d'une évidente faferie, il prend le plus accepté à gauche pour dédroitiser l'autre. À un autre moment, qu'on pourrait qualifier d'anthologie, l'essayiste Patricot, enchaînant au cours de l'émission des propos d'authentique faf du RN, s'essaye même à parler de « racisme intra-blanc » décrivant le mépris qu'ont les « bourgeois blancs » envers les « prolétaires blancs ». Tellement fondu de la race qu'ils ont même réussi à réinventer la classe. Prouesse.

Nous allons tenter de décortiquer ici le projet sous-jacent traduit dans cette émission, la dualité entre « Beaufs & Barbares », du nom du dernier livre d'Houria Bouteldja, sorti en mai 2023, où elle se demande pourquoi, aux élections présidentielles de 2022, les « petits Blancs » ont voté Le Pen, et non Mélenchon ?

Pour Bouteldja, la gauche n'a pas réussi à capter les « beaufs » car elle n'a pas su parler à leurs affects de « petits Blancs », alors qu'elle a su le faire avec ceux des « barbares »³. La gauche n'a pas su analyser le vide identitaire chez les « Blancs », qui vivent maintenant dans un monde blanc « asséché spirituellement ». Ce monde blanc asséché fut créé par le libéralisme, qui aurait confisqué aux « Blancs » leur fameuse culture commune, composée de la vie de village (celle des gaulois ?), des

Enfumages et fumiers

Le récent mouvement européen des agriculteurs qui semble avoir pris fin, est apparu dans un contexte de recrudescence des forces d'intervention réactionnaires, face auxquelles la gauche et ses franges les plus radicales n'ont trouvé d'autre moyen de réagir que par la composition. Ainsi diverses propositions de la gauche et des aires subversives affirmaient que le mouvement des agriculteurs devait être rejoint, que ces derniers sont « nos camarades ». Camarades vraiment ? Car quand on regarde un peu ce qui peuplait ces divers blocages de routes et fumiers déversés, outre la FNSEA ce sont bien des exploitants agricoles qui étaient en colère et qui menaient toutes ces actions et non pas des ouvriers agricoles et autres saisonniers qui ont à endurer en plus d'un boulot mal payé, des patrons aux revendications qui posent question quand au fait de vouloir s'y rattacher (on rappellera que les agriculteurs mobilisés réclamaient pour la plupart la diminution des restrictions sur les pesticides et un assouplissement des charges patronales). Mais ça n'est pas tout, faisons un rapide point sur les modes d'actions qui ont existé au cours de ces quelques semaines de mobilisation agricole, car un point important se retrouvait presque systématiquement : le fait de s'attaquer aux produits étrangers. Des destructions de produits « non français » dans les supermarchés, mais aussi dans des camions arrêtés lors des blocages, notamment aux frontières, le tout sous la complicité et le regard amusé des flics et du pouvoir. Il ne fait aucun doute que rien dans ce mouvement de « travailleurs », de gens qui « eux travaillent » n'allait dans le sens de l'émancipation et d'une révolution anti-autoritaire. Plusieurs arnaques rhétoriques et théoriques ont été avancées pour crédibiliser une intervention. Premièrement, une rapide comparaison avec le mouvement des gilets jaunes a émergé, sur un thème, le fait qu'une partie des révolutionnaires

portaient justement un discours critique vis-à-vis de ce mouvement, comme certains ont porté un regard critique au début des gilets jaunes. Or, il est vrai qu'au début des gilets jaunes une frange du mouvement était composée de petits patrons, de propriétaires terriens et autres exploitants et qu'une lutte a eu lieu au sein du mouvement contre cette frange là (qui s'est d'ailleurs retirée aussi en partie d'elle-même car ce mouvement commençait par ces pratiques à être contre eux). La différence avec les agriculteurs, ou les bonnets rouges c'est que les conflits qui se sont opérés dans les gilets jaunes se sont exprimés dès le 17 novembre et avec une intensité accrue les 1 et 8 décembre. A la différence des GJ, nous n'avons eu vent d'aucun conflit ayant eu lieu en interne qui pourrait faire penser à un dépassement du mouvement vers une remise en cause des ses bases conformes à la bonne marche du capital. Deuxièmement, les gauchistes ont vu dans une maigre partie du mouvement, principalement représentée par la Confédération Paysanne, des revendications qui leur semblaient émancipatrices, notamment en raison de leur opposition au « néolibéralisme » et à la mondialisation. Pourtant, nous n'y voyons qu'un retour au localisme, au protectionnisme, ainsi qu'à la petite propriété et à une défense des petits exploitants face aux gros. Prendre parti dans des querelles entre petits et gros exploitants ne nous intéresse pas, nous voulons détruire l'exploitation dans son ensemble !

traditions, de la famille, de la virilité, et surtout de la religion, la chrétienté (on croit voir ici la fameuse culture « judéo-chrétienne » si chère à l'extrême-droite identitaire, du RN à Reconquête). Les « Blancs » ont « évidemment » des besoins de sécurité, de dignité, de fierté (d'être blanc donc, si on suit bien.) Il est donc nécessaire selon les racistes du PIR de répondre à ce grand problème identitaire. Or, la gauche n'a pas pris en charge ce problème d'identité en ne proposant que des luttes sur les questions du chômage, de la retraite ou des salaires, qui sont apparemment uniquement des « sujets de Blancs », qui ne servent qu'à améliorer la vie des « Blancs » et ainsi renforcent le « pacte racial ». Il semble assez aberrant de rappeler ici que les populations issues de l'immigration sont évidemment touchées par les problématiques de précarité que soulèvent les luttes qui concernent le chômage, les retraites, le travail, et s'en préoccupent, comme tous ceux qui sont dans la galère, mais les indigénistes nous y obligent. Reprenons. Selon Bouteldja, c'est l'extrême droite, avec le suprémacisme blanc et le racisme, qui est la plus efficace dans sa réponse sur le plan identitaire (on



Il est plus qu'urgent d'être sans complaisance avec le chauvinisme et les revendications de frontières aujourd'hui !

(suite au verso)

¹ On a vu depuis longtemps et récemment les racistes proches du PIR faire des émissions avec des LFIistes, des antifas parisiens comme l'AFA Paris Banlieue, TSEDEK (la nouvelle UFJP), des essayistes gauchistes comme Begaudeau, Framont ou Gwenola Ricordeau ou la revue Positions.

² « Les Petits Blancs : un voyage dans la France d'en bas » sortie en 2013 et « La révolte des Gaulois » sorti en 2020.

³ Voir la vidéo « Comment unir petits blancs et indigènes » sur PDH où Bouteldja explique que parce que Mélenchon a dit que « Mohammed était un beau prénom », cela a suffi à ce que ceux issus de l'immigration votent pour lui, sans se soucier de son programme politique.

Danse avec les fafs (suite)

PDH, Bouteldja et « l'identité blanche »

se demande bien pourquoi...). Ces « petits Blancs », déracinés, ne comprennent pas que dans tous les cas, l'extrême droite sert également le projet capitaliste et vont droit dans le mur, même pour leur propre situation qui est avantagée par le fameux « pacte racial » depuis qu'ils ont accepté « la blancheur » au détriment de leur « culture chrétienne commune ».

Voilà pour l'analyse de Bouteldja, qui nage décemment de plus en plus profond dans un marécage conceptuel essentialiste, simpliste et réducteur.

Diviser pour mieux régner

Ces différences au niveau identitaire expliqueraient que la jonction entre « les beaufs » et les « barbares » ne se soit pas faite lors des Gilets Jaunes ou des émeutes de 2023 suite à la mort de Nahel. Toujours cette conception de la lutte en termes d'alliance de groupes sociaux complètement fantasmagoriques car en réalité très hétérogènes et une vision totalement erronée de ces moments intenses de conflit social, traversés de maintes complexités, faites de rapports de force et de tensions. Ce n'est que la preuve que ces auto-proclamés représentants n'ont pas participé à ces luttes et ne sont que de vulgaires récupérateurs. Vouloir réduire les Gilets Jaunes à des émeutes de « blancs », et les émeutes suite à la mort de Nahel à des émeutes « d'indigènes », dans une vision raciale étriquée et binaire, est tout bonnement faux et particulièrement réducteur.

Pour eux, ce qui empêche ces deux corps sociaux opprimés, très homogène dans cette vision, de se réunir et de se révolter contre la bourgeoisie, c'est le racisme, créé par l'extrême-droite et partagé chez les « petits Blancs ».

Cependant, par chance, Bouteldja ne condamne pas les « petits blancs » au fascisme, ils peuvent sûrement évoluer, la « blancheur » n'est pas une fatalité ! Mais leur parler d'antiracisme ne sert à rien, comme parler d'anticapitalisme aux « indigènes » ne sert à rien selon elle : cela ne touche pas leurs affects respectifs de « petits Blancs » ou de « barbares »⁴. Pour répondre à ce désespoir « blanc » identitaire et culturel, il faudrait permettre que les « Blancs » expriment leur « fierté » (d'être blanc) en revenant à la culture fantasmée qu'ils partagent : traditions, famille, religion, transcendance. Ce dernier point est particulièrement important : il faut retrouver le chemin de l'Église selon Bouteldja (et créer le « front commun de la foi » proposé par le gilet jaune ex-soralien du plateau de PDH). Le projet est de faire concurrence à l'extrême-droite sur le plan identitaire, en faisant exactement comme l'extrême droite donc.

Depuis ses premiers écrits, Bouteldja ne cesse de revendiquer la prise en compte de la « dignité » et

de « l'identité » comme manière de mobiliser ceux qu'elle appelle les « indigènes », les individus issus de l'immigration, souvent en faisant fi des distinctions sociales internes à cette partie de la population. Dans un campisme à toute épreuve qui voit dans le progressisme de l'État la seule volonté d'imposer son impérialisme à ces individus, cette obsession pour la défense de l'identité l'a menée à avoir des analyses et des positions définitivement réactionnaires. Pour ne citer qu'un seul exemple assez parlant : pour Bouteldja, si l'individu homosexuel « racisé » de banlieue ne se présente pas aux autres comme homosexuel et le cache, c'est le signe chez lui d'une conscience de ses « intérêts de race » qui le mène à refuser le progressisme blanc, fer de lance de l'impérialisme de l'État dans les quartiers, qu'on voudrait imposer aux « indigènes ». Car les « formes de vies LGBT » serait spécifiques à l'Occident, et qu'il faut protéger les formes de vie pas encore soumises à la « blancheur »⁵. Il le cache donc pour défendre sa « race », et non car l'homophobie existe partout. Entre simplification et essentialisation, on laisse juger qui voudra de la pertinence de cette analyse sur les oppressions faites aux LGBT et nous voudrions dire ici qu'on ne lutte pas contre une oppression (en l'occurrence ici, même mal analysée, le racisme) en prônant la défense, même de manière retorse, d'une autre (l'homophobie ici, sous la forme incitative de « rester au placard » par « solidarité de race »).

De plus, la solution politique in fine proposée par les léninistes paternalistes que sont Bouteldja, Wissam Xelka et leurs acolytes pour « conquérir une hégémonie politique » (direction et avant-garde, toujours...) est bien peu subversive. Elle est expliquée dans de nombreuses interventions publiques de Bouteldja, notamment dans son dernier livre, et est résumée par Wissam Xelka à la fin de l'émission de PDH : « On a 4 ans pour lui faire voter Mélenchon ». LFI donc, et le parlementarisme, comme l'illustrent les nombreux rapprochements entre la galaxie gravitant autour du PIR et le parti gauchiste.

Pour l'émancipation et l'autonomie, on repassera.

Délivre-nous du mal

La pensée politique proposée par les bouteldjistes est donc profondément réactionnaire et essentialiste. Il est à peine croyable qu'un certain nombre de gauchistes ait vu ne serait-ce qu'une once de perspective d'autonomie et d'émancipation dans des analyses assimilant une population infiniment diverse à plusieurs corps sociaux homogènes dotés de mêmes caractéristiques et volontés et exempts de tensions internes, accompagnées de propositions de retour à l'identité et à la tradition.

Évoquant une problématique réelle, celle de l'atomisation sociale provoquée par le capitalisme, qui a petit à petit réduit beaucoup d'échanges sociaux à des sphères étroitement instaurées et contrôlées par celui-ci, notamment par le biais du travail, Bouteldja et consorts cherchent à y répondre par un projet politique qui ne peut qu'être perçu comme à tout contre-courant d'une démarche libératrice.

Les traditions et la vie de village, ce paradis d'antan fantasmé par nos « blancs décoloniaux », qui consistait par exemple, entre autres, à exclure les marginalisés, les « étranges » et les oisifs, paraît-il être émancipateur ? Et ce n'est certainement pas non plus le retour à l'ordre familial, aux rapports de pouvoir domestiques et à la soumission des enfants aux aînés qui apportera un peu de liberté dans le monde. Les pouvoirs publics en appellent aux parents quand ils souhaitent que leurs enfants cessent de participer à des émeutes, rappelons-le. Et plus d'un siècle de psychanalyse devrait nous permettre de garder vive à l'esprit une critique minimale de la famille comme foyer de multiples aliénations...

Si la tradition et la famille sont cités par les indigénistes, c'est cependant la religion, qu'on ne s'y trompe pas, qui est pour eux la voie d'insertion privilégiée de l'identité et de la race - chez les « blancs » avec la chrétienté, et chez les « indigènes », avec l'islam. Deux religions qu'on assigne arbitrairement à des catégories fantasmées de population, des « races » inexistantes, qui renferment une multitude de conceptions, dont l'athéisme, et de variations dans la croyance et la manière de la vivre. Il faut être profondément raciste pour penser qu'« arabes » égal « islam », et qu'« européens » égal « chrétien ».

Le « front commun de la foi » rêvé par les ex-soralien de PDH serait-il celui de l'opposition à l'avortement, ou celui de l'opposition à l'union homosexuelle ? Comme toute religion et particulièrement les grands monothéismes, les deux religions citées par nos influenceurs-militants ont été depuis le début de leur création des instruments de contrôle social des individus vivant sur cette terre, par des préceptes absurdes et de la morale distillée à cœur joie, accompagnés toujours par la menace du péché et de la sanction sur la vie future. Des religions qui ont toujours exécuté, mis en cage, torturé physiquement et psychologiquement, mis au ban, isolé, emprisonné dans des mécanismes sectaires ou auto-mutilants, les nombreux déviants qui s'écartaient de leurs dogmes, ainsi que les fidèles. Des religions qui ont aussi toujours été à côté du pouvoir des capitalistes et des États, ces derniers l'utilisant au gré de leurs envies et des nécessités politiques du moment, en les reléguant à un second plan ou en les mettant en avant, pour optimiser leurs mainmises sur les populations et empêcher la révolte. Des religions qui ont toujours installé

chez les individus de faux sentiments d'appartenance à des communautés abstraites, soudées uniquement par le partage de la même foi et transcendant ainsi les différences sociales, empêchant les individus de se rassembler sur ce qui devrait les unir : l'envie déterminante de sortir de l'oppression capitaliste et étatique et d'empoigner enfin leur liberté face à tous ceux qui la leur confisquent.

La critique de la religion reste, malgré les gauchistes qui essaieraient de nous faire croire que cette dernière est compatible avec l'émancipation, un préalable essentiel à toute initiative portant une critique radicale de l'oppression. La réfutation de celle-ci est d'une importance capitale pour saisir ce qui cherche à limiter notre potentiel à subvertir ce monde, qui nous permettrait enfin de le détruire.

L'arrivée de la race, sous la forme de sa version culturaliste et ethno-différentialiste « race sociale », et son acceptation il y a de cela quelques années dans les aires dites subversives nous paraissent déjà bien dégoûtante. Il nous semble que l'arrivée, sans même la cacher, d'un appel à la « fierté et la dignité blanche » devrait créer un réflexe vomitif sain de défense chez tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la question de l'émancipation des individus. Il nous semble également que c'est le signe ici que ces gens sont un peu trop à l'aise, pour pouvoir débarquer de cette manière en prônant le retour à des valeurs réactionnaires digne d'un Eric Zemmour des grands soirs. Cette nouvelle étape dans la stratégie politique indigéniste devrait faire réaliser à tous ceux qui ont partagé certaines des pensées de ce courant politique que l'imposture n'a que trop duré et que ces léninistes paternalistes devraient être vigoureusement combattus, au lieu d'être soutenus ou ne serait-ce que tolérés.

L'identité, c'est la réaction. Accentuer et capitaliser sur l'identité, comme on l'a toujours vu, de Maurras à Zemmour en passant par les suprémacistes de Kémi Séba, ou ici chez les bouteldjistes, c'est toujours prendre l'autoroute vers le racialisme et le racisme.

Nous nous opposerons toujours à ceux qui veulent diviser l'humanité en communautés, en catégories essentialisées, même alliées, simplifiant de là la complexité du monde et des rapports sociaux.

Nous nous opposerons toujours à ceux qui veulent baser leur lutte sur des valeurs réactionnaires telles que les traditions, la centralité de la famille, ou la religion.

Car nous sommes révolutionnaires et que nous cherchons la destruction de ce monde pour y entrevoir enfin la liberté, qui ne saurait être atteinte si l'on ne se débarrasse pas vite de ces vieilleries.

Et maintenant, qu'on en finisse !

4 Réflexion présentée par exemple par Bouteldja lors de la discussion sur son livre « Beaufs & Barbares » à la librairie l'Atelier à Paris 20ème

5 Réflexion qu'elle explique dans son entretien, en compagnie de Louisa Yousfi, avec Le Media : « Beaufs & Barbares : l'entretien choc »

Ma vie dans un micro-onde

Avec le terme de « réarmement démographique », le gouvernement affiche une volonté de contrôle des naissances, des corps, des organes. C'est une rhétorique militaire et patriotique bien connue, Qu'elle soit nataliste ou anti-nataliste, on connaît les horreurs qui ont été commises en son nom, comme, par exemple, le programme de l'enfant unique de la Chine communiste. Depuis mars 2023, à Mayotte, l'Etat par l'intermédiaire de l'ARS, annonce vouloir inciter les femmes mahoraises ou comoriennes à se ligaturer les trompes pour maîtriser la natalité sur l'île...

Extrêmement autoritaires, ces mesures symbolisent la mainmise et le contrôle social de l'Etat sur l'intimité, la sexualité, les corps. Il ne s'agit que du prolongement d'un contrôle déjà en place des adolescents et enfants, à qui on apprend à être et devenir la future main d'œuvre de l'Etat.

Cette offensive réactionnaire s'exprime aussi dans des niches internet qui forment, culturellement et idéologiquement, un nouveau féminisme conservateur. Nous prendrons pour exemple le succès des « Tradwives » (« femme tradi ») sur les réseaux sociaux. Sorte de nouvelle tendance « lifestyle », ces femmes au foyer idéales, parfaitement peignées, dans un intérieur parfaitement rangé, cherchent à rendre leur idéologie souhaitable et séduisante. Comme beaucoup de théories et de cultures pourries, elles ont su se réinventer, se rendre désirables,

sexy, glamour alors qu'elles avaient pourtant été enterrées sous des couches de poussières. Leurs vidéos « aesthetic » et le mode de vie prôné (refus du travail salarié, retour à la douceur rassurante du foyer, éloge du couple traditionnel normé hétérosexuel monogame mari/femme) ouvrent une fenêtre sur un monde idéal : celui où, débarrassé du « travail », les « femmes » (cette catégorie sociale homogène bien connue...) pourraient enfin se livrer à leurs « activités préférées » (entretien de la maisonnée, cuisine, ménage...). Il n'est pas nécessaire d'être un marxiste chevronné pour comprendre que le travail de la femme au foyer reste du travail, et que s'il n'est pas salarié, il n'en est pas moins aliénant. Le patron du mari est aussi celui de la femme. La femme travaille pour cette petite entreprise qui est son foyer : elle a ses horaires, ses logiques de rendement, ses temps de pause... Les murs du foyer peuvent être très épais, ils ne peuvent échapper aux réalités du monde extérieur. Cette pseudo subversion du modèle libéral, de l'atomisation généralisée de la société par un retour à la famille, ne subvertit rien, ce passéisme n'offre aucune émancipation, seulement un retour carabiné des rôles sociaux, des normes, du différentialisme essentialiste des femmes et des hommes (compris chacun comme des entités univoque, uniforme, fermement caractérisés).

Plus à gauche, les influenceuses « witchy » (essentiellement des influenceuses

qui, se prenant pour des sorcières, proposent des rituels pour faire revenir les exes, et des pierres de lunes à 800€, un exagère à peine), qui constellent l'esthétique féministe libéral n'offrent pas de perspectives bien distinctes. Les codes peuvent être un peu différents, la mise en fond reste la même. En réalité, ce sont les deux faces d'une même pièce. Ces deux tendances prônent le retour à la nature, au féminin sacré, aux grands principes de la biologie, avec la même pseudo-critique du progrès scientifique, de la technologie, du libéralisme. Tout cela mélangé avec du développement personnel et du management de soi et de son intérieur.

Quelques soient les circonstances, cherchons et trouvons ce qui subvertit ce monde et ce qui, même à l'intérieur de la misère, de la barbarie, de la catastrophe, offre des possibilités de révoltes et de révolutions. S'il est nécessaire de critiquer le libéralisme, l'atomisation, le monde du travail, faisons le toujours du point de vue de l'émancipation. Ne cédon rien face à l'offensive en cours de la droite et de la gauche, qui trouvent judicieux de ressortir ces vieilleries pour répondre aux enjeux de notre époque.

Contre la réaction, vive la révolution !

Il fait chaud, c'est vrai, mais qu'est-ce que c'est douillet. Il fait chaud et humide dans le micro onde. J'y suis née et j'y mourrai, et oui, c'est ainsi que mes organes sont faits ! On ne choisit pas, mais quel bonheur ! C'est pas moi qui travaille, c'est lui : ainsi, j'ai tout le temps nécessaire pour me livrer à mes activités favorites.



À l'extérieur du micro onde, tout le monde sait bien que l'air est irrespirable. Seul l'air du micro onde vaut la peine d'être vécu, heureusement, je n'y suis pas seule, quelle immondice ce serait. Chaque soir, je l'attends, il ouvre alors la belle porte rectangulaire de ses gros bras musclés, la porte est tellement lourde comment pourrais-je l'ouvrir ? et il ramène tout ce dont j'ai besoin, tout ce que j'ai demandé, comme il est gentil, pour faire la popote avec les maniques que j'ai moi-même confectionné, quel bonheur que cette petite maison, sans air irrespirable, sans maladie, sans intrusion, sans travail, où il fait chaud, humide et bon. Je ne travaille pas, je fais tourner la machine. Elle tourne, tourne, parfois très vite. Moi ce que je préfère c'est sa cadence. Il fait chaud dans le micro-onde. Mais qu'il fait bon de vivre à l'intérieur. J'ai chaud, je transpire. Toute la viande, ça rentre pas, ça dégouline même sur les murs, enfin bon, on va s'en sortir, qu'il fait bon de vivre à l'intérieur. Il fait chaud, il fait de plus en plus chaud. Je n'ai pas la force d'ouvrir la fenêtre. Mes mains glissent. Ce n'est pas grave ça, c'est rien du tout, je vais attendre allongée, la tête vissée vers la porte. Il arrive quand ? Il fait chaud, il fait vraiment très chaud. Je vais tomber malade, si je tombe malade, je pourrai plus faire à manger. Notre vie est très simple vous savez, mais nous en sommes fiers, c'est une chance de faire tourner ce petit intérieur, on va pas se plaindre. On est bien, on est vraiment heureux. J'ai du mal à avaler ma salive, c'est comme si, c'est comme si ma langue se bloquait contre mon palais. C'est drôle. Quelle heure il est déjà. Quelques heures. Ça passe bien, on s'occupe bien on s'ennuie pas. Mes épaules glissent contre le lino, c'est cette chaleur, c'est. Je vais être malade, c'est décidé.